



>> Témoin

REMAIDES Québec #16

*Je suis une femme, originaire d'Afrique, séropositive, âgée de plus de 50 ans. Je vis à Montréal.*

## Ma vie avec le VIH

**J'**ai appris mon statut sérologique en 2004, lors des examens médicaux exigés par Immigration Canada.

Quel choc ! Réfugiée, sans famille ici, sans papier, sans revenu autre que l'assistance sociale... Je n'y croyais pas, moi qui me voyais forte, qui n'avais jamais été malade, pas même la malaria qui est un fléau en Afrique, c'était impossible ! Je me souviens d'avoir dit au médecin qu'on avait dû se tromper sur les échantillons et que je souhaitais refaire les examens. Ma vie venait de s'écrouler. Les deux mois qui ont suivi ont été très durs, je me voyais sur un lit d'hôpital, je voyais la mort avancer vers moi, c'était insupportable. J'étais révoltée et ne voulais pas commencer la médication. Beaucoup d'interrogations, mais pas de réponses. À qui pouvais-je me confier ? À mes enfants ? Non, ils sont loin et ils ont l'espoir de me rejoindre au Canada. Aux ami(e)s, à ma communauté ? Avec tous les préjugés autour du VIH, j'avais peur d'être rejetée.

Heureusement, j'ai reçu à l'hôpital un suivi médical et psychosocial très appréciable. Je n'ai manqué aucun rendez-vous et, petit à petit, j'ai été rassurée : la mort était là, comme pour tout le monde, et non uniquement pour moi à cause du VIH. Je peux vivre longtemps ; je peux faire des projets pour le futur, mais avec des conditions... dont l'une est de "prendre ma médication chaque jour et à la même heure".

Les pilules, je les prends. C'est devenu automatique, je n'y pense même pas. Cependant, je ne manque pas de m'inquiéter, de penser aux effets secondaires que je leur attribue : prise de poids - même si je sais que la silhouette change avec l'âge, migraines, douleurs articulaires... J'attribue tout aux médicaments, à prendre chaque jour... et en toute discrétion. Je crois que c'est ce qui est le plus dur pour moi : cette confidentialité qui entoure le VIH, cette peur de la stigmatisation. Beaucoup d'autres maladies sont là pour le restant de la vie, mais acceptées ou tolérées. Pourquoi pas pour le VIH ? Il y a encore du travail à faire, et tant qu'il y a la vie, il y a de l'espoir.

Espoir oui, mais inquiétudes aussi ! Lorsque j'ai appris mon statut sérologique, je vivais du bien-être social et je me demandais comment payer le loyer, faire l'épicerie et faire face aux autres dépenses... J'ai vite compris qu'il faut se contenter du strict minimum et recourir parfois aux banques alimentaires. Comment se maintenir en bonne santé aussi, si on n'en a pas les moyens ? Que serai-je demain sans économie ? C'est mon grand stress. Un jour, je me suis dit : "il faut prendre une assurance vie qui pourra au moins couvrir mes funérailles". Mais dans toutes les compagnies que j'ai contactées, il fallait subir des tests sanguins, remplir un questionnaire sur son état de santé... J'ai compris que les portes m'étaient fermées. Pourtant, c'est un besoin essentiel, car à un certain âge, on commence à penser à sa fin. N'est-ce pas une forme de discrimination vis-à-vis des personnes séropositives ? Ne pas avoir accès à certains services renforce davantage le sentiment d'exclusion et j'ai encore peur de dévoiler mon statut sérologique. Je garde mon secret que je ne partage qu'avec mes pairs. Je ne me sens pas isolée, car avec eux je m'épanouis. Ils sont ma nouvelle famille."

Naomi

Illustration : Olivier Dumoulin

